

## Introduction

« Suivant les intentions de M. Lamennais formellement exprimées dans l'acte de ses volontés dernières, non seulement on n'a pas conduit son corps à l'église, mais on n'a pas mis de croix sur sa fosse. J'ai touché le bâton grossier auquel on a attaché avec une corde un papier portant ce nom glorieux ; un bâton, et pas de croix ! superbe exemple donné par ce génie si religieux qui s'en est allé à Dieu en répudiant les vieux signes, la vieille formule, le vieux sacerdoce, toutes ces vieilleries, décrépites seulement l'autre jour, mais aujourd'hui, après tant d'attentats, après tant d'actes d'un absolutisme intolérable, devenues des signes de honte, des symboles détestables qu'on doit hautement répudier. Et cet exemple est donné par un ancien prêtre, un vieillard de 72 ans, si pur dans sa glorieuse apostasie ! »

Scène finale d'une existence et scène inaugurale d'une postérité : le 1<sup>er</sup> mars 1854, vers huit heures du matin, le corps de Félicité Lamennais, dernière forme patronymique imposée par celui qui avait été d'abord l'abbé Félicité de La Mennais, descendait dans la fosse commune du cimetière parisien du Père-Lachaise. C'était le mercredi des Cendres, le carnaval s'achevait, et la liturgie stipulait ce jour-là : « Souviens-toi, homme, que tu es poussière et que tu retournes à la poussière. » Le cortège funèbre avait traversé le quartier populaire Saint-Antoine : les artisans et les ouvriers reprenaient leur ouvrage, ou fréquentaient les débits de vins restés ouverts toute la nuit. Au passage du convoi, ce peuple se découvrit silencieusement, et beaucoup emboîtèrent sa marche. Le corbillard des pauvres qui transportait la dépouille était sévèrement gardé par les forces de l'ordre, car les autorités du Second Empire redoutaient l'échauffement des esprits qu'aurait pu provoquer, comme une incantation électrique, le seul nom de Lamennais. La protection policière avait filtré l'entrée du cimetière : en présence d'une petite poignée de témoins et d'une sécurité policière imposante au bord de la fosse, celui dont la plume avait remué tant de passions s'en alla, sans un mot, sans un signe qui put marquer sa sépulture, dans le sein de l'anonymat des pauvres qu'il avait aimés et défendus. Lamennais l'avait voulu ainsi. Le témoin anonyme qui écrit à Victor Hugo en 1854 vit dans ce « superbe exemple », la fin, non d'un homme, mais d'un monde, et le début d'un autre que le défunt aurait prophétisé.

### **Le premier mystère : un homme, ses variations, son succès**

Les journaux de France et d'Europe, et jusqu'aux États-Unis, livrèrent au public des notices nécrologiques souvent détaillées. En ce temps-là, la mort ne provoquait pas d'élan unanimes et, en laissant à Dieu l'œuvre de miséricorde, les défunts étaient

jugés comme on les avait jugés de leur vivant. Ces notices continuèrent donc le combat qu'avait engagé Lamennais et il n'y eut guère de place pour les opinions modérées : c'était lui faire honneur. Les uns virent dans cette sépulture le couronnement d'une vie sacrifiée et consacrée au travail désintéressé de l'esprit, à la défense des humbles et à la promotion d'un christianisme humanitaire non dogmatique. Les autres y virent l'ultime scandale d'un homme qui en avait provoqué beaucoup, la dernière manifestation d'un orgueil gigantesque qui l'avait poussé à ne pas vouloir mourir, ultime ironie, « comme tout le monde ». Car Lamennais était considéré comme un des plus grands écrivains de son siècle et, malgré les nombreux dissentiments à propos de ses idées, comme un acteur de premier plan de son époque : sa place n'était pas dans la fosse commune. Le défunt poursuivait donc d'outre-tombe sa carrière polémique.

Il faut dire que rares furent les existences marquées par des contrastes aussi violents, des appréciations aussi passionnées et aussi opposées. Né en 1782, à Saint-Malo, Lamennais s'était tardivement consacré à l'Église. Simple prêtre, il connut dès 1817 une gloire subite avec la publication de son *Essai sur l'indifférence en matière de religion*. Ce « premier Lamennais » fut élevé soudainement au rang d'un nouveau Bossuet, voire d'un nouveau Père de l'Église. Il incarna aux yeux de l'Europe le catholicisme le plus complet, teinté de fidélité monarchique : il devint le chef d'école de la philosophie traditionaliste, cette philosophie mâtinée de théologie et née dans la contre-Révolution qui réagissait contre le rationalisme des Lumières et ses conséquences politiques et sociales. Son audience dans l'Église devint si considérable que les contemporains étaient convaincus que Rome avait envisagé de le promouvoir *in petto* au cardinalat. Il passait auprès des libéraux comme le plus dangereux et le plus exclusif des fanatiques. Puis, il évolua progressivement, indépendamment de toute influence, pour prêcher, à partir de 1830, l'union du catholicisme et des libertés modernes nées de 1789 : ce fut le « second Lamennais ». Il considérait désormais que ces libertés étaient en mesure de servir les intérêts de l'Église et qu'elles possédaient même des racines chrétiennes. Il fit grand bruit autour de son journal, là encore dans toute l'Europe, lancé dans l'effervescence qui suivit la révolution de 1830 : *L'Avenir* prêchait l'alliance du catholicisme avec les peuples en révolte, il galvanisait toute une jeunesse et entraînait dans son sillage une partie du bas clergé. Le Saint-Siège résista au mouvement et condamna en 1832 les idées portées par *L'Avenir*. Lamennais signa son point de vue en 1834, avec les *Paroles d'un croyant*. Cet ouvrage fut un coup de tonnerre : il produisit une nouvelle condamnation de Rome et l'auteur rompit avec l'Église, sa carrière, ses amis. Il engagea alors dans une nouvelle voie, celle d'un démocrate, dont la doctrine mêlait d'une manière inextricable foi dans la République et foi dans l'Évangile du Christ : ce fut le « troisième Lamennais ». Pour signaler son évolution, il fit tomber sa particule, car elle pouvait passer pour une affectation nobiliaire, et abandonna la soutane. Il devint l'une des figures de proue de la cause républicaine, ce qui lui valut d'être élu député de Paris, en 1848 et 1849, au bénéfice du suffrage universel instauré par la Deuxième République. Il siégea à l'extrême gauche, dans les rangs de la « Montagne ». Avec le coup d'État de Louis-Napoléon en 1851, il entra dans un silence forcé. Sa mort aurait pu être l'occasion d'un baroud d'honneur autour de son nom : les autorités du Second Empire ne l'entendirent pas ainsi.

Les commentateurs de 1854 connaissaient bien ce parcours dont ils avaient suivi les péripéties et ces œuvres qui avaient régulièrement défrayé la chronique. Lamennais

passait pour avoir un caractère inflexible et pour être le plus insoumis des contemporains. Son chemin était jonché d'ennemis, et d'anciens amis. Il eût peut-être voulu devenir le Pascal du XIX<sup>e</sup> siècle, celui qui aurait pu faire, à nouveaux frais, la part de la raison et de la foi et, de là, réconcilier le siècle avec la religion. Ses détracteurs, comme les disciples qu'il avait abandonnés, virent plutôt en lui l'homme de la colère. Il fut jugé comme l'égal de Tertullien, Savonarole, Luther, Rousseau, tous retors à l'ordre du monde et aux autorités instituées. Sous tous les régimes qu'il avait traversés, ses écrits avaient provoqué scandales et procès ; il avait même tâté de la paille du cachot durant un an, en 1841, pour une brochure où le gouvernement vit un appel au mépris de l'ordre et des lois. Il était naturel qu'il dût subir les attaques de ceux dont il avait fait ses adversaires naturels, à savoir les rationalistes de tous poils et ceux qui compromettaient la religion avec les pouvoirs politiques, mais il s'en fit beaucoup dans les camps qui furent successivement les siens, à commencer dans le clergé dès 1820.

Il fut toujours crédité d'une puissante nocivité, d'une influence néfaste sur la jeunesse catholique d'abord, sur le peuple ensuite. Ennemis comme amis le gratifiaient de génie pour aviver les questions les plus sensibles, sans ménager les idées et les hommes, et d'un irrespect envers les pouvoirs constitués qu'il s'était fait une spécialité d'apostropher et de morigéner, qu'il s'agisse des prélats de l'Église, des gouvernants ou des oppositions. Le tout servi par un style admiré, où il savait faire alterner les attaques les plus violentes avec des méditations poétiques, sereines et contemplatives, où pouvait se bercer la génération romantique. Ces alternances semblaient répéter sur le mode littéraire l'inconstance de ses opinions, qu'il adoptait toujours avec la même véhémence et la même sincérité. Cette inconstance suscitait, selon les avis, le respect devant l'évolution d'une pensée indépendante épousant l'insatisfaction et les aspirations de son temps, ou l'épouvante devant des variations et des retournements, précisément considérés comme la pathologie de ce siècle de révolutions, dont il est juste de dire que Lamennais fut un des enfants terribles.

Il y avait pourtant beaucoup de douceur dans son caractère, beaucoup d'aménité dans ses manières, beaucoup de discrétion et de simplicité dans ses habitudes. Les témoignages de ceux qui l'ont côtoyé convergent pour révéler un nouveau contraste, entre l'homme privé et l'homme public cette fois. Il y avait surtout beaucoup de continuité dans sa pensée et malgré ses variations radicales, il poursuivit toujours le même but : la quête d'un magistère en mesure de résoudre l'hypothèque politique et sociale léguée par la Révolution française. Lamennais n'a jamais eu qu'une idée en tête : penser l'avenir et préparer ainsi l'assise d'une société apaisée. Curieusement, lui, dont la quête fut toujours de configurer l'autorité en mesure de garantir l'harmonie des relations sociales, fut un agitateur. La tâche du biographe n'est pas simple.

La carrière de Lamennais se signale par une « omniprésence médiatique » qui ne tint pas seulement aux scandales, mais plutôt à une capacité exceptionnelle d'occuper le champ des idées. Il y a du héros balzacien chez lui, jusque dans sa tendance à se lancer dans des spéculations, éditoriales souvent, dont il sortit plusieurs fois presque ruiné. « Il faut entrer dans cette masse d'hommes comme un boulet de canon », dit Vautrin dans *Le Père Goriot : l'Essai sur l'indifférence* de 1817 fut un de ces tirs d'artillerie. À la carrière des armes proposée sous l'Empire, la Restauration substituait celle des lettres, et la prêtrise ; aux champs de bataille, succédaient la polémique politique, le débat d'idées. Il est difficile de se rendre compte aujourd'hui de l'enthousiasme, et

rapidement des polémiques, que souleva cet *Essai sur l'indifférence*, un livre traitant pourtant d'un sujet *a priori* un peu austère. L'auteur y proposait une apologétique, c'est-à-dire une démonstration des vérités religieuses, d'un type nouveau, qui prenait à la gorge toutes les questions les plus brûlantes : le catholicisme redevenait avec lui une force d'actualité. *L'Essai* fut traduit dans toutes les langues européennes. Ses ouvrages suivants, où il défendait le catholicisme, le furent le plus souvent aussi, et trouvèrent dans tous les pays des journaux qui en relayaient les idées, de façon critique ou non. Il était chef d'école. Le journal *L'Avenir* suscita plus encore de fascination sur tout le continent, bien qu'il fût interdit en bien des États : le catholicisme semblait se réconcilier avec la révolution. Il n'est pas jusqu'au *Times* de Londres, peu zélé en faveur de la religion apostolique et romaine, qui ne commentât ses articles. La condamnation du journal par Rome en 1832 reste dans les annales comme l'annonce des conflits qui travailleront entre l'Église et la société moderne. Les *Paroles d'un croyant* de 1834 furent un best-seller, sinon le best-seller, de la décennie. Elles connurent plusieurs traductions dans chacune des langues européennes. On peut en dire autant du *Livre du peuple* (1838) ou *De l'esclavage moderne* (1839) dont on trouve des éditions à Londres, New York, Boston, Milan, Gênes, Bologne, Livourne, Florence, Palerme, Wissembourg, Bâle, Bienne, Hambourg, Leipzig, Utrecht, Lisbonne, Madrid, Séville, Lima, Mexico, Buenos Aires, Santiago du Chili..., sans compter les contrefaçons en langue française, belges ou suisses, dont l'auteur se plaignait d'ailleurs. Ces ouvrages furent réédités durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle : des dizaines de milliers d'exemplaires l'irrigèrent, et Lamennais ne connut pas l'ampleur de cette diffusion. Ses changements de positions n'entamèrent donc pas son rayonnement : il conquiert simplement de nouveaux publics en perdant les anciens. Ils n'eurent jamais rien de « tactiques », mais correspondirent à une analyse des forces à l'œuvre dans la société d'alors, examinées avec une sincérité qui lui fut peu contestée. Le plus fascinant dans le parcours de Lamennais est sa capacité à se saisir des tendances de son temps pour ajuster son système philosophique, justifier sa politique et sa foi. Il faut sans doute en revenir au mot de Pierre-Simon Ballanche, contemporain et admirateur critique, qui saluait le « génie puissamment assimilatif » de Lamennais. C'est en première analyse ce qui explique le succès de son œuvre auprès de ses contemporains.

En résumé, l'audience rencontrée par Lamennais suffirait seule à motiver le biographe. Schématiquement, il avait été la principale figure de ce qu'on allait nommer le catholicisme intransigeant ; puis, il fut le chef de file de l'aile opposée au sein de l'Église, le catholicisme libéral, qui devait nourrir la démocratie chrétienne ; enfin, il devint un des représentants de premier plan de l'idée républicaine. Ce parcours constitue le premier mystère qui mérite d'être expliqué.

## Le second mystère : une postérité singulière

Le second mystère tient à sa postérité, dont les fils se nouèrent de son vivant : les héritiers successifs auraient dû être des morts relatives pour Lamennais puisque ses reniements semblaient invalider les positions qu'il avait d'abord défendues. Aucun disciple ne put se revendiquer de lui sans risquer de tomber sous le coup de la suspicion. Ces phases consécutives rendirent ensuite compliquée l'assimilation de Lamennais par les écoles de pensée, qu'elles fussent religieuses, philosophiques ou politiques,

et tout enrégimentement était d'autant plus difficile qu'il existait dans chacune de ces phases des strates des époques précédentes : dans le catholique « intransigeant » – on disait alors « ultramontain » – il y avait le Rousseau de sa jeunesse ; le catholique libéral conservait une part du catholique intransigeant ; dans le démocrate subsistait le philosophe traditionaliste. Ces tuilages de sensibilités réputées peu compatibles empêchèrent que ce parcours puisse être simplement présenté comme le passage d'un statut de « réactionnaire » à celui de « progressiste ». Lui-même d'ailleurs, contre toutes les évidences, n'hésitait pas à affirmer qu'il n'avait pas changé, mais s'était seulement « continué », sous-entendant qu'il n'avait fait que penser mieux et plus profondément les réalités de son siècle. Provocation supplémentaire d'un homme qui ne manquait pas de ressources en la matière ? Ce n'est pas sûr. Il faudra s'en expliquer, mais il est certain que ces variations, couvrant *a priori* le large spectre idéologique de l'époque, le rendait impropre à servir les clivages partisans et religieux qui allèrent se précisant à partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Et pourtant, beaucoup, et de toutes sensibilités, lui empruntèrent des éléments de doctrine et d'action, au prix toutefois d'un tri sévère dans l'œuvre. En définitive, chacun put avoir son Lamennais.

S'il a été beaucoup combattu, de son vivant comme après sa mort, précisément en raison de ses retournements spectaculaires, il avait été surtout considéré comme un maître par la génération romantique qui découvrit avec lui, dans ses différentes phases, la force combative du sentiment religieux. Sa compagnie fut recherchée et les témoignages abondent pour décrire les conversations familières où il déployait ce que ses contemporains considéraient comme des trésors de rhétorique et dans lesquelles il dégagait un « magnétisme », on dirait aujourd'hui un charisme, qui fascinait ses auditeurs. Tous ont décrit le contraste violent entre la force de sa parole, de son raisonnement, et son apparence physique – il était malingre et disgracieux, peu apprêté, absolument étranger aux codes mondains. Il fréquenta fort peu les salons et il n'eut de relations suivies qu'avec très peu de ses admirateurs. Malgré cela, et en dépit de ses variations, il resta toujours à l'horizon de cette génération, aux commandes dans l'élite entre les années 1820 et les années 1870, dont il était un aîné en âge et en succès, comparable seulement à Chateaubriand.

Victor Hugo lui confia : « Je trouve encore plus de douceur à vous aimer qu'à vous admirer, parce qu'en vous admirant je fais comme tout le monde. » Il inspira des figures de prêtres dans des romans de Balzac, Sainte-Beuve, George Sand. Lamartine lui dédia son poème « Dieu », dans ses *Méditations poétiques* de 1820. Plus de vingt ans plus tard, Pierre-Jean Béranger, alors le plus célèbre des poètes populaires, lui fit aussi hommage d'une chanson. Leconte de Lisle, Alfred de Vigny, Louise Colet, parmi d'autres, composèrent des odes en son honneur : « Lamennais ! grand nom que la terre devrait prononcer à genoux », écrit la maîtresse de Flaubert (qui, lui, n'aimait pas Lamennais). Alexandre Dumas le considérait comme « un des plus beaux et des plus grands génies modernes ». George Sand fut toujours attachée à lui car « par le génie et la vertu qui rayonnaient en lui, il était dans mon ciel, sur ma tête ». Franz Liszt considérait tout bonnement que « tout l'avenir religieux et politique de l'humanité, est en vous ». Chateaubriand confessa quant à lui, en toute simplicité, qu'avec Lamennais, il pouvait vraiment parler « de choses sérieuses ». Alors que Lamennais était à l'agonie, le grand historien Jules Michelet, écrivait : « Nous sommes et serons toujours ses enfants. Ce pauvre grand homme, si malheureux, est lui-même le douloureux et cruel enfante-

ment qui fait passer le monde du dernier limbe du Moyen Âge à la lumière moderne. » Michelet lui avait régulièrement envoyé les volumes de son *Histoire de France*, et dresser la liste des auteurs qui lui adressèrent ainsi leurs hommages reviendrait à faire un inventaire à la Prévert, couvrant un arc idéologique exceptionnel : le philosophe traditionaliste Joseph de Maistre, le philosophe d'extraction saint-simonienne Auguste Comte, le fondateur de l'éclectisme Victor Cousin, le libéral Tocqueville, le communiste Cabet, les savants François Arago et Geoffroy Saint-Hilaire, le révolutionnaire Mazzini... Évidemment, l'évolution de Lamennais rendit ces témoignages d'admiration, comme ces relations, fragiles. Il serait aussi possible de mesurer son influence par une litanie de témoignages hostiles montrant qu'il ne laissait pas indifférent parmi l'élite internationale la plus éminente. Ces personnages ont leur place dans la biographie et ils seront convoqués à la barre.

Toujours est-il que, plus de vingt ans après sa mort, le *Grand dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle* de Larousse, peu suspect de complaisance, considérait qu'« il était alors [entre 1841 et 1848] considéré comme l'un des chefs les plus vénérés du parti démocratique, et il méritait cette haute estime par son caractère comme par son génie ». Depuis, sa gloire républicaine a beaucoup pâli, comme son magistère catholique. Pourtant, ses amis catholiques d'abord, ses amis démocrates ensuite, avaient vu en lui un bâtisseur d'avenir : « Lamennais semblait ignorer sa force, et je crois qu'il ne se faisait aucune idée de ce qu'il était pour ses contemporains et pour la postérité », a écrit George Sand. La postérité en décida autrement puisque les noms de beaucoup de ceux qui le prenaient pour un maître résonnent encore aujourd'hui à l'oreille de nos contemporains, tandis que celui de Lamennais n'est plus prononcé, ou sonne creux. Cette inversion des hiérarchies vécues mérite attention car elle montre que ce qui paraît aujourd'hui étranger chez Lamennais était familier pour ses contemporains. Ainsi, permet-il peut-être d'éclairer leur personnalité sous un jour différent : Lamennais, révélateur d'une configuration politico-spirituelle, entre 1820 et 1870, tombée dans l'oubli d'une postérité sélective ? On tâchera d'en faire la preuve.

Toutefois, son souvenir ne se perdit ni d'un coup ni totalement. Léon Tolstoï, au tout début du XX<sup>e</sup> siècle, continuait de voir en son œuvre les présages de l'avenir de l'humanité : « L'œuvre de Lamennais est grande, mais loin d'être appréciée à sa valeur. Comme tous les esprits supérieurs et les cœurs ardents, il a tracé la voie sur laquelle, inévitablement, s'achemine l'humanité, où elle marche déjà : la voie où l'on sera délivré de la religion extérieure, pseudo-chrétienne, qui n'a aucun lien avec la vie, et où aura lieu l'établissement de la doctrine fondamentale chrétienne qui transformera la vie de l'individu ainsi que celle de la société et de toute l'humanité. » Dans un autre registre, Georges Bernanos, qui ne nourrissait pas trop d'admiration pour ce détestable renégat, semblait considérer qu'avec sa défection, l'Église avait peut-être manqué une occasion : « Si il n'eût dépendu que de ce petit Breton infirme, avec sa logique poignante, à la fois implacable et tendre, son éloquence naïve et sublime, parfois un peu niaise, et qui fait penser à un beau devoir d'écolier, mais écrit avec tout le sang d'un cœur d'homme, l'immense désastre de l'Église avec le monde ouvrier aurait probablement pu être évité. » Cette réflexion de Bernanos rend bien compte de l'élément le plus vivace de la postérité de Lamennais : son souvenir hanta le catholicisme contemporain, soit comme occasion manquée, soit parce que son terrible apostat semblait concentrer le problème du catholicisme face à la société moderne. Dans les années 1890, à l'heure de la

politique de Ralliement encouragée par le pape Léon XIII, qui tendait à réconcilier les catholiques avec la République, il commença à se répandre que Lamennais était venu « cinquante ans trop tôt ». Puis, cette idée s'effaça, mais à l'heure de Vatican II, dans les années 1960, sa mémoire fut ravivée et il put passer pour être venu cette fois avec un siècle d'avance. Les gauches européennes et les républicains en France se souvinrent de lui quand il s'est agi, dans les années 1890 ou dans l'entre-deux-guerres, de recharger le projet démocratique d'une dimension spirituelle : les *Paroles d'un croyant* et le *Livre de peuple* restèrent des manuels de républicanisme, sinon même de socialisme. Sa mémoire fut donc tirée un peu à hue et à dia. La tâche du biographe se complique encore : à quel panthéon Lamennais appartient-il ?

## L'enjeu biographique

Si la plupart des œuvres de Lamennais restèrent dès le début du xx<sup>e</sup> siècle sur les rayons empoussiérés des bibliothèques, ceux-ci s'augmentèrent continûment d'ouvrages qui lui étaient consacrés. Son cas continua de fasciner et il n'existe pas de décennie, entre 1854 et aujourd'hui, qui ne vît paraître de nouvelles biographies, de la part d'hommes venus d'horizons différents, plus essayistes qu'historiens. L'hostilité radicale s'estompa, puis disparut ; les passions tombèrent, ou plutôt elles se déplacèrent. L'apostat majuscule comme l'agitateur républicain laissèrent place à l'homme, d'autant que ne cessèrent d'être publiés des éléments de sa correspondance qui finirent par être rassemblés dans les années 1970 dans la *Correspondance générale* publiée par Louis le Guillou. Il semblait possible de pénétrer dans l'intimité de l'homme, tandis que les débats qui avaient animé son temps se refroidissaient. Il se révélait un caractère toujours sincère, bien qu'emporté, sensible, et mille traces d'une grandeur d'âme. Souvent, l'affectif, et même des processus d'identification, remplacèrent les passions idéologiques initiales. Les biographes appelèrent souvent Lamennais, « Féli », comme ses proches le nommaient affectueusement : on ne se permettra pas ici ce genre de familiarité. Cette correspondance, précieux éphéméride d'un esprit aux aguets de son siècle, tendit à faire disparaître l'œuvre, à savoir sa signification historique, derrière l'homme. C'est à quoi contribua la volonté d'expliquer son évolution personnelle, qui ne cessa d'interroger, et la question est évidemment d'importance pour le biographe. Il n'en reste pas moins que la psychologie du personnage prit une part de plus en plus envahissante. Que celle-ci puisse expliquer son parcours, on n'en saurait douter, mais ce parcours ne peut pas se comprendre à la seule lumière de sa subjectivité ou par le seul développement logique de sa pensée. La clé de la biographie se trouve plutôt dans la réactivité de cette pensée aux événements et aux pulsations de son siècle.

Les « historiens de métier », si on excepte un essai du jeune René Rémond en 1948, se sont intéressés tardivement à lui, et encore fut-ce d'abord, dans les années 1960-1970, souvent des historiens de la littérature. Ce renouveau naquit au croisement d'une double conjoncture. D'abord, le concile de Vatican II, qui engageait un *aggiornamento* de l'Église catholique, notamment dans ses relations à la société « sécularisée ». Dans le concert d'espoirs, de critiques et d'inquiétudes, Lamennais pouvait retrouver son statut de prophète pour un catholicisme en dialogue avec les valeurs des sociétés démocratiques. Ensuite, il y avait la distance critique croissante à l'égard du modèle marxiste dans une partie de la gauche, et la redécouverte de la

pensée libérale du XIX<sup>e</sup> siècle. Lamennais pouvait permettre de renouer avec d'autres origines de la gauche, davantage marquées par la tradition démocratique et croyante. Il connut un renouveau d'intérêt qui toucha tous les pays : la France surtout, mais aussi l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne..., et les travaux universitaires se multiplièrent. Une revue, les *Cahiers mennaisiens* (1971-1996), accompagna cet effort. Lamennais s'appropriait progressivement, mais au risque parfois de compromissions anachroniques. Tous ces travaux forment un corpus précieux, même si, sans entrer dans des considérations érudites, il reste des angles morts (sur le *Mémorial catholique*, vraie encyclopédie mennaisienne, ou sur *L'Avenir* et son influence réelle qui constituerait une sociologie culturelle du catholicisme en France, par exemple). Il en résulte que les étapes de la vie de Lamennais sont bien connues et il faut rendre justice à ces travaux, ainsi qu'aux diverses biographies, auxquels la présente est redevable.

Lamennais n'est pourtant plus guère lu aujourd'hui, si l'on excepte peut-être les *Paroles d'un croyant* et *L'Imitation de Jésus-Christ*, traduction du célèbre ouvrage de spiritualité, toujours rééditées depuis leurs parutions. Le succès qu'il a rencontré de son vivant, avec des écrits qui peuvent passer pour difficiles, par les sujets abordés, ou d'une grandiloquence surannée, par le style, peut avoir pour un lecteur du XXI<sup>e</sup> siècle quelque chose de déconcertant. L'extrême variété des formes littéraires, le ton péremptoire du prophète, le singulier mélange de religion et de politique, la volonté d'agencer le présent à l'échelle de l'histoire de l'humanité, l'ambition même de sa pensée sont autant d'éléments déstabilisants pour le lecteur contemporain. Par ailleurs, il est difficile d'assigner à Lamennais un registre : tour à tour, et pêle-mêle le plus souvent, théologien, philosophe, historien, « sociologue », publiciste, pamphlétaire, auteur populaire, poète même, il est inclassable selon nos catégories. Son érudition peut certes paraître datée, mais pas plus que celle des autres penseurs de son temps, et c'est bien dans l'élite cultivée qu'il a conquis d'abord son audience. Beaucoup de commentateurs, et encore un demi-siècle après sa mort, bien que n'adhérant pas à ses idées, ont ainsi admiré l'effort intellectuel et l'ambition de son projet philosophique.

Il est trop tôt, au seuil de ce livre, pour estimer l'influence que Lamennais put avoir sur son siècle, ainsi qu'au-delà, tout comme les raisons de l'occultation de son œuvre. Les biographes ont souvent plaidé « l'actualité » de Lamennais, et il est possible de se demander si c'est bien là que réside l'enjeu biographique, d'autant que la démonstration implique une double réduction. La première touche l'œuvre elle-même puisqu'il est alors nécessaire d'en expurger les éléments irrémédiablement vieillissants, alors qu'ils participent de la cohérence d'une pensée et qu'ils révèlent une configuration historique spécifique où réside l'un des intérêts primordiaux de l'étude de cette pensée. La seconde réduction tend à minorer l'influence du personnage car l'actualité de Lamennais conduit à privilégier l'un des « trois » Lamennais, le second en général, tant ses conversions rendent difficile de plaider l'univocité de sa pensée. C'est pourquoi beaucoup de ses biographies se sont arrêtées en 1834, ou ont expédié la dernière période de sa vie, conformément à une légende construite par ses adversaires qui voulut qu'il se traînaît dans la solitude et l'isolement de sa pensée une fois sorti de l'Église. Au fond, par cette démarche, les auteurs en arrivent à projeter surtout peu d'eux-mêmes et de leur temps dans leur héros : c'est un écueil de l'exercice biographique particulièrement saillant de l'historiographie « mennaisienne ». Louable, dans la mesure où « l'actualisation » recharge la mémoire d'un homme important,



cette démarche n'est pas la nôtre : la pensée de Lamennais ne mérite pas de procéder par analogies en relevant les échos du présent dans le passé. Par ailleurs, l'argument d'actualité semble, à l'ère des commémorations institutionnalisées et des invocations opportunistes au passé, trop souvent conférer de nos jours à l'histoire sa fonction, au risque de l'enfermer dans une immédiateté bornée, et de la rendre donc fugitive. Si on considère que dans le passé se joue la compréhension du présent, et non le triomphe de ses valeurs, alors le « cas Lamennais » propose de sérieux objets de réflexion, y compris dans les composantes les plus datées de sa pensée. Aucune de ses préoccupations ne lui appartient en propre et c'est peut-être aussi sur leur usure qu'il convient de s'interroger.

En définitive, sur la trame classique d'un récit chronologique, la biographie intellectuelle doit d'abord se recentrer sur la compréhension de l'œuvre, tant Lamennais se concentre dans ses ouvrages et parce que tous les débats de son siècle y résonnent au son du tambour. Mais surtout, il faut porter une plus grande attention à sa réception. C'est à un certain décentrement biographique que doit contribuer une telle démarche. Préférable, dans l'ordre de l'évaluation de la portée de l'œuvre, à une exégèse érudite ou à une « critique interne », cette démarche est d'autant plus nécessaire que sa réception, et surtout celle des ouvrages de la dernière partie de l'existence de Lamennais, a trop été négligée. La méthode réside donc dans l'exposition des thèses mennaisiennes et dans leur confrontation à leurs publics : cette dialectique permet de tester la cohérence de l'œuvre et d'expliquer les causes de son succès. Indiscutablement, cette œuvre met le lecteur devant une pensée ambitieuse et profonde, où les prises de positions parfois étonnantes se justifient toujours par une « volonté de système » qui place l'analyse de son époque et de son avenir à l'échelle civilisationnelle. Ses positions politiques et son projet de société se fondaient sur une philosophie de l'histoire et une conception de l'humanité : c'est d'abord l'ampleur de cette réflexion qu'il faut restituer. Ce qui semble caractériser sa pensée dans la durée est la critique anxieuse de la « modernité », si on entend par ce mot un nouveau rapport au temps et à l'histoire qui implique une relation au présent où pèsent le passé et l'avenir. C'est sur ce point qu'il faut insister un peu dès maintenant.

Il convient bien sûr de s'attacher avec précision à sa rupture avec le catholicisme, tant sa défection révèle la nature des tensions entre l'autorité religieuse et la société contemporaine. L'Église semblait à Lamennais se distinguer pour remplir la mission de reconstruction de la société post-révolutionnaire : par la profondeur historique et la stabilité de ses dogmes, son autorité était un dépôt de l'histoire qui permettait de réajuster et de synchroniser les innovations nées de la Révolution française à l'échelle de la tradition. Procédure singulière et signe du changement des temps puisque son apologétique ne plaidait pas pour l'imitation des anciens et du passé, mais pour la valeur explicative et la charge dynamique des héritages dans une société en mutation. Les débats qu'il a fait lever ont marqué pour longtemps, en France spécialement, les relations complexes entre religion et démocratie. Il a pu être considéré comme le Galilée des temps contemporains indiquant à l'Église une autre inévitable révolution copernicienne : la poussée de la démocratie qui réclamait de réorienter sa pastorale, sinon ses dogmes. Mais, temps nouveaux obligent, il ne murmura pas ses convictions comme le célèbre Pisan, il s'en expliqua en public. Cette défection bruyante et son parfum de scandale masquent qu'elle fut peut-être d'abord celle d'un homme « moderne », c'est-à-dire d'un individu travaillé par les prescriptions que lui imposait

sa conscience, maître-mot dans sa correspondance. Cela étant, les enjeux engagés par l'ensemble de sa réflexion, le dialogue qu'il a entretenu avec la société contemporaine (le mouvement philosophique, celui des sciences...) sont trop profonds, pour qu'on puisse limiter l'étude de sa pensée à ce tête-à-tête avec l'autorité romaine. Par ailleurs, la période dans laquelle vécut Lamennais vit beaucoup d'hommes évoluer à coup de conversions diverses, et changer de camps : cette fluidité des opinions fut une marque de cette génération, entre 1815 et les années 1870, incertaine, fébrile, « pâle et ardente ». C'est d'abord la signification de ces réorientations qu'interroge l'évolution propre de Lamennais.

Cette évolution ne doit pas cacher qu'il conserva, malgré ses revirements spectaculaires, une bonne partie de ses convictions, tant dans son effort philosophique que dans ses pamphlets ou dans la mission d'éducateur du peuple à laquelle il se dédia. Cette continuité interroge en profondeur la fluidité des catégories du politique, lesquelles pouvaient alors se justifier sans recours aux catéchismes partisans que, précisément, sa génération allait contribuer à fixer, dans et par les événements. Ses détracteurs virent d'abord en lui un théocrate, puis ensuite un démagogue. Tous émirent des opinions contradictoires sur ses systèmes politico-religieux successifs, mais tous les discutèrent. Il faut avoir à l'esprit que Lamennais écrivait alors que les hommes n'avaient pas encore chassé Dieu hors de la cité, et il faut admettre sa pensée comme une des manifestations du cheminement complexe du processus de sécularisation du politique, à savoir une opération de transfert de l'investissement des fins de l'humanité sur l'au-delà vers la société des hommes. Sa réflexion fut toujours d'ordre anthropologique, c'est-à-dire que sa théologie, sa philosophie, sa politique relevaient d'une réflexion sur la nature de l'homme, comme être social surtout. Elle fonda un système philosophique croyant sur lequel vint se greffer une conception de la société et une action pratique. La question de l'autorité – non comme exercice du pouvoir, mais comme légitimité du pouvoir – dans les sociétés démocratiques, forme le fil conducteur de toute la réflexion de Lamennais.

À cette lumière, celui que Barbey d'Aurevilly classait parmi les « prophètes du passé », brassa bien les questions d'avenir. S'il pensa toujours l'articulation de l'édifice social dans sa relation aux croyances, c'est qu'il participait de façon poignante à concevoir la société dans ses liens à ses héritages et à la tradition : cette dernière, née par ce trencoup de la Révolution, était une catégorie nouvelle. S'il a fondé son apologétique sur sa quête d'un magistère spirituel sur une philosophie de l'histoire, c'est parce que cette même Révolution imposait de penser l'avenir à cette échelle et à l'aune de la foi que le progrès largement répandue alors. Quand il attaquait le rationalisme, il était en accord avec le mouvement des idées de son époque, mais aussi avec une bonne partie de la pensée politique. Si, dès *l'Essai sur l'indifférence* et durant toute son existence, il prit pour cible le doute philosophique, c'est parce qu'il voyait la génération qui entrait dans le siècle en souffrir et qu'il lui semblait que le scepticisme et le relativisme se profilaient comme les principales forces dissolvantes de la cité. Quand il plaçait au cœur de son système, la nécessité du consentement à l'autorité, c'était encore parce qu'il prenait en compte les conditions nouvelles et irrévocables nées de la Révolution, à savoir les formes de légitimité du pouvoir. L'attribut propre à l'homme était pour elle la liberté, un privilège accordé par Dieu sur les autres êtres, et elle était à ce titre d'abord une faculté spirituelle : le magistère nécessaire à l'ordre social ne résidait donc pas dans la force matérielle, mais dans le consentement collectif au pouvoir.

L'ensemble de son œuvre est frappée du sceau d'une pensée inquiète résistant au « désenchantement du monde » et cherchant à concilier foi et raison, christianisme et démocratie. Elle ne cessa d'interroger la condition de l'homme dans ses liens aux destinées de l'espèce, et celle de l'individu dans son appartenance à la collectivité; les conséquences de la pluralité d'opinions, du matérialisme, de l'individualisme, des nouveaux attributs de l'État, de l'arrachement au passé, toutes ces formes de la société nouvelle en devenir, la nôtre. À tous ces titres, sa pensée, surtout dans sa formule ultime qui est un éclectisme de son propre cheminement, ne condense pas seulement les contradictions et les interrogations de son temps, mais propose peut-être un pan trop négligé de la réflexion religieuse, politique et philosophique, entre les Lumières et l'affirmation de la démocratie libérale. Cette pensée ne se distingue pas par la singularité de ses préoccupations qui étaient celles de ses contemporains, mais leur agencement en système et la foi ardente dans la force spirituelle spécifique à l'humanité la classe à part. S'il n'est pas possible de dire que Lamennais a toujours mené de justes combats, au moins faut-il reconnaître qu'il a mené les bons combats de son temps. À ce titre, sans doute mériterait-il d'avoir sa place propre, aux côtés d'un Tocqueville, d'un Guizot ou d'un Quinet.

Toujours critique et contempteur de son siècle, Lamennais ne fut pas un esprit négatif, quoique ce lui fût beaucoup reproché. S'il consacra son existence à penser l'humaine condition, à la penser avec contention et empathie, cet entêté d'espoir ne cessa de lui prédire des lendemains meilleurs. Dans les événements qui secouaient son siècle, il ne vit jamais autre chose que des symptômes d'avenir. Les difficultés politiques et religieuses du présent lui parurent toujours une résistance de ce qui était mort du passé et sous « l'écorce des faits », pour reprendre une expression qui lui était chère, les forces de l'histoire travaillaient pour l'avenir. Pour bien lire Lamennais aujourd'hui, ce n'est sans doute pas aux solutions qu'il proposait et à ses vues d'avenir qu'il faut seulement s'attacher : elles sont celles de son temps. En revanche, il fut un des grands penseurs de l'histoire en train de s'écrire. Son analyse des enjeux et des difficultés de l'entrée en démocratie fait de son œuvre un témoignage pénétrant des problèmes inédits et des aspirations d'une époque qui se pensait désormais dans ses relations au passé et à l'avenir. Un étau qu'il fallait desserrer, selon lui, afin de conjurer les dangers de la modernité dont il fut, proposons-le au moins en hypothèse, un diagnosticien de première force.